

August 2021

## WRITING ABOUT CHERNOBYL IN THE RUSH OF DIFFERED MEMORY IN "VOICES FROM CHERNOBYL: THE ORAL HISTORY OF A NUCLEAR DISASTER" BY SVETLANA ALEXIEVITCH"ÉCRIRE SUR TCHERNOBYL DANS L'URGENCE DE LA MÉMOIRE DIFFÉRÉE, DANS « LA SUPPLICATION, TCHERNOBYL, CHRONIQUE DU MONDE APRÈS L'APOCALYPSE » DE SVELTANA ALEXIEVITCH

Badia Mazboudi

*Professeur et Directrice de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines - Université Libanaise, Section, badiamaz@hotmail.com*

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

---

### Recommended Citation

Mazboudi, Badia (2021) "WRITING ABOUT CHERNOBYL IN THE RUSH OF DIFFERED MEMORY IN "VOICES FROM CHERNOBYL: THE ORAL HISTORY OF A NUCLEAR DISASTER" BY SVETLANA ALEXIEVITCH"ÉCRIRE SUR TCHERNOBYL DANS L'URGENCE DE LA MÉMOIRE DIFFÉRÉE, DANS « LA SUPPLICATION, TCHERNOBYL, CHRONIQUE DU MONDE APRÈS L'APOCALYPSE » DE SVELTANA ALEXIEVITCH," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 3 : Iss. 1 , Article 4.

Available at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal/vol3/iss1/4>

This Article is brought to you for free and open access by Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact [ibtihal@bau.edu.lb](mailto:ibtihal@bau.edu.lb).

---

## WRITING ABOUT CHERNOBYL IN THE RUSH OF DIFFERED MEMORY IN "VOICES FROM CHERNOBYL: THE ORAL HISTORY OF A NUCLEAR DISASTER" BY SVETLANA ALEXIEVITCH"ÉCRIRE SUR TCHERNOBYL DANS L'URGENCE DE LA MÉMOIRE DIFFÉRÉE, DANS « LA SUPPLICATION, TCHERNOBYL, CHRONIQUE DU MONDE APRÈS L'APOCALYPSE » DE SVELTANA ALEXIEVITCH

### Abstract

Abstract: On April 26, 1986, the Chernobyl nuclear power plant in Ukraine, exploded, causing what is considered as "the biggest technological catastrophe of the 20th century" (Svetlana Alexievitch, 1997, p. 7), four years prior to the fall of the Soviet Union, and ten years before Svetlana Alexievitch releases "Voices from Chernobyl: The Oral History of a Nuclear Disaster". Even though many books, movies and photographs addressed the disaster, the belarusian author and journalist chose to peer into the lives of people: "I was interested in sensations, feelings of individuals who touched the unknown. The mystery" (S, 30) rather than studying the event itself. During 3 years, she will go to meet people, from all classes of society, who experienced the disaster. "The tortured", the book, which falls under the tradition of testimonial art is its compilation. The author presents the testimonies without embellishment, incisive, with a deliberately trivial style. The objective from the following intervention is to study what is retained by the memory of the witnesses, ten years after the incident. What do they really remember? Which after-effects and traumas remain carved in their memories? There is an urgent need of testimonies because many people perished in between and many others will after the book is published. Our work will first consist of questioning various memories that will then allow us to classify the latter: First, the collective memory that recalls the past wars waged by Russia, the forced exodus of inhabitants, the mutilated bodies, etc. ; second, the individual memory that recounts the specificity of each individual vis-à-vis both the catastrophe and his or her own fate: love, abnegation, friendship, but also loneliness, impoverishment, suffering. In this desire to make their stories an essential part of History and culture, we must also mention the underground memory that will address their shame, their fear, the denial in which they find themselves. Afterwards, in the face of this death instinct, we will analyze the wonderful life instinct which, although thin, places these witnesses in front of their responsibility to survive: rebuild, plant, harvest, give birth. Finally, we will have to examine the place of excessive reality in this deferred discourse, confronted with the contract of authenticity desired by the author.

Résumé: Le 26 avril 1986, la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, explose, provoquant « la plus grande catastrophe technologique du XXème siècle » (Svetlana Alexievitch, 1997, p.7), quatre ans avant la chute de l'empire soviétique, et dix ans avant que Svetlana Alexievitch n'écrive la Supplication, Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse. Bien que de multiples livres ont traité de la catastrophe, ainsi que des films, des photographies, l'écrivain et journaliste biélorusse a voulu scruter la vie des gens : « Je m'intéressais aux sensations, aux sentiments des individus qui ont touché à l'inconnu. Au mystère. » (S, 30) et non pas étudier l'événement en tant que tel. Durant trois ans, elle va aller à la rencontre des gens, toute classe confondue, qui ont vécu la catastrophe, « les suppliciés », le livre, qui s'inscrit dans la tradition de l'art testimonial en est la compilation. L'écrivain y présente les témoignages sans fioriture, incisifs, au style volontairement banal. Notre propos dans cette intervention est d'étudier ce que la mémoire des témoins a retenu, dix ans après les faits. De quoi se souvient-on véritablement ? quels sont les séquelles et les traumatismes qui restent gravés dans la mémoire ? Il y a urgence à témoigner parce que beaucoup de personnes sont mortes entretemps et autant mourront après la publication du livre. Notre travail consistera d'abord à questionner les différentes mémoires qui nous permettront de classer leurs souvenirs. D'abord la mémoire collective qui rappelle les guerres passées menées par la Russie, l'exode forcé des habitants, les corps mutilés, etc. ; la mémoire individuelle qui raconte la spécificité de tout un chacun face à la catastrophe et à son destin : amour, abnégation, amitié, mais aussi solitude, paupérisation, souffrance.

---

Dans cette volonté de rendre leurs histoires partie intégrante de l'Histoire et de la culture, il faut aussi mentionner la mémoire souterraine qui traitera de leur honte, de leur peur, du déni dans lequel ils se trouvent. Ensuite, et devant cet instinct de mort, nous analyserons le formidable instinct de vie qui, bien que maigre, met ces témoins face à leur responsabilité de survie : reconstruire, planter, récolter, enfanter. Enfin, nous aurons à étudier dans ce discours différé la place de l'excès du réel face au contrat d'authenticité voulu par l'écrivaine.

### **Keywords**

The memories (collective and individual, official), the rush writing, the contract of authenticity, the testimonial art, the differed memory, Le contrat d'authenticité, Les mémoires (individuelle et collective, mémoire officielle...), écriture de l'urgence, la visée testimoniale, mémoire différée.

## 1. INTRODUCTION

Survenue le 26 avril 1986, en Ukraine, l'explosion de Tchernobyl qui a eu lieu dans le réacteur du bâtiment de la quatrième tranche de la centrale nucléaire Lénine, est la plus grande catastrophe technologique et écologique du XX<sup>ème</sup> siècle. Elle a propagé dans l'atmosphère l'équivalent radioactif de 400 fois la bombe nucléaire larguée sur Hiroshima et a contaminé jusqu'aux trois quarts de l'Europe. Des centaines de milliers d'évacués, des millions de morts et un vaste territoire, couvrant plus de 2000km<sup>2</sup> est resté à l'abandon. Quatre ans plus tard, l'empire soviétique se déchiquetait, tombant en ruines. Même s'il n'y a pas de preuves tangibles de cause à effet entre ces deux événements, force est de constater que les prémices de cette chute sont annoncées dans les témoignages recueillis par Svetlana Alexievitch, journaliste et écrivaine biélorusse, prix Nobel de littérature en 2015, et auteur de *La fin de l'homme rouge*, *Les cercueils de zinc*, etc. Dans *La supplication, Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, elle va aller, dix ans après les faits, à la rencontre des gens qui ont vécu, côtoyé l'explosion, s'intéressant « aux sensations, aux sentiments des individus qui ont touché à l'inconnu. Au mystère. » (30), et non pas aux 50 millions de radionucléides propulsés dans l'atmosphère, ni aux villages décimés, ni aux maladies nerveuses, ni aux mutations génétiques dues à l'irradiation, etc. Nous avons mentionné la mémoire différée, car il s'agit d'un discours différé, éloigné dans le temps puisque dix ans séparent la catastrophe du moment où la journaliste effectue son enquête. Que reste-t-il dans la mémoire après un événement traumatisant de cette ampleur ? Garde-t-elle toute sa vivacité ou l'oubli thérapeutique vient-il pour panser les plaies de la douleur ? Dans une démarche phénoménologique de l'Histoire se déploie la question suivante : De quoi se souvient-on ? car il s'agit bien d'écrire l'Histoire avec les petites histoires.

## 2. LE CONTRAT D'AUTHENTICITÉ

L'écrivaine a tenu à authentifier les témoignages en indiquant l'identité des témoins : nom, prénom (ou sans nom), fonction, métier, sont un engagement à l'égard du réel, dans le sens où le processus d'expression fonctionne comme un « moyen de survie », un acte équivalent à celui de « j'existe », « une sorte de passage de l'inexistence à l'existence » (Beledian, 2015). Plus de 500 personnes vont raconter leurs expériences avec Tchernobyl. La parole sera donnée tour à tour aux habitants des régions touchées par la catastrophe, femme de pompier, aux membres de l'armée, à des physiciens, médecins, journalistes, mineurs, liquidateurs, etc. Des responsables politiques (ancien premier secrétaire du comité du parti du district de Slavgorod), des scientifiques mais aussi les petites gens, femmes au foyer, instituteurs, tous azimuts ; tous ceux qui, de près ou de loin ont été au contact de la centrale et qui ont eu leur vie bouleversée par cette tragédie. Elle mentionne également les villes touchées par la radioactivité, les villes et villages désertés, Pripiat, Minsk, Khoïniki, Sloutsk...

Dans cette visée testimoniale, la journaliste n'intervient pas dans les récits, en principe, « le témoignage est-il sacralisé comme trace, comme texte et comme contrat d'authenticité. » (Coquio, 2003) La finalité est sans doute de garantir la transmission de l'expérience aux générations futures mais surtout de témoigner contre l'oubli, la mémoire a besoin de transcrire par écrit les traces du traumatisme pour ne pas les perdre. C'est pourquoi il y a urgence. Il y a aussi cette volonté de libérer la parole, les personnes témoignent « à visage découvert », dans un pays, qui, il y a peu, était encore sous la dictature. Malgré de petites réticences chez certains, on peut dire que les Russes se sont extravertis dans les interviews, ont dit ce qu'ils avaient sur le cœur, sur les tares du régime soviétique qui entretemps a disparu.

A vrai dire, Alexievitch n'était pas la première à aller sur les lieux, mais plutôt parmi les derniers à collecter les témoignages. Avant elle, beaucoup de journalistes, d'écrivains, chercheurs l'y ont précédée; nous nous demanderons alors quelle contribution elle a ou elle peut y apporter. Il faut aussi rappeler qu'elle a posé des questions précises aux témoins, comme cela apparaît dans leurs réponses : « Voici les réponses à vos questions : Pourquoi avons-nous gardé le silence alors que nous savions ? » (65). Alexievitch pousse la mémoire à rappeler le passé.

### 3. LES TRACES MATÉRIELLES

Ce contrat d'authenticité va être appliqué par certains témoins qui n'hésiteront pas à prendre des photos, à noter sur leurs carnets, à constituer des archives pour la postérité. Leur but n'est pas simplement de garder en mémoire le désastre mais aussi et surtout de donner une deuxième version des faits que celle présentée par le pouvoir en place. Victor Latoun, photographe a été appelé au déchargement de ciment dans la centrale, il évoque l'ignorance dans laquelle on les maintenait devant le danger de la radioactivité : « Mais nous posions des questions : qu'est-ce qu'un rem, un curie, un röntgen ? Le commandant était incapable de nous répondre. » (190), Il s'agit de l'ignorance des mesures basiques de précaution à prendre, comme laver journallement les vêtements au contact du réacteur ; les mensonges qu'on leur débitait sur leur sécurité, le manque de matériels disponibles et pourtant de première nécessité comme les dosimètres. « C'est parce que je voulais me rappeler de tout cela que je me suis lancé dans la photo... » (193) La mémoire n'est pas seulement traumatisée par le fait lui-même mais aussi par la mauvaise gestion de la catastrophe, le manque de compétence inouï, inadmissible du pouvoir comme nous le verrons plus loin. C'est le même son de cloche que l'on note chez un journaliste, Anatoli Chimanski (130) qui a retranscrit les conversations qu'il entendait, toutes incongrues, ironiques. Une autre journaliste « compile des coupures de presse, des notes » (206) pour dénoncer le mutisme des autorités face au danger qui guettait les populations abandonnées à leur sort devant la gravité de la radiation. Elle déplore l'impuissance :

« Nous sommes arrivés dans le village non évacué de Tchoudiany : cent quarante-neuf curies... [...]. La population avait reçu des doses de plusieurs milliers de fois supérieures à celles des soldats qui gardent les zones d'essais nucléaires ! » (207)

Sergueï Gourine, opérateur de cinéma, est abasourdi par le chaos sous l'apparence de tranquillité qui y régnait, il filme les paysans qui vaquaient à leurs occupations, des femmes qui creusaient la terre sans trop savoir pourquoi, la poussière radioactive, l'enterrement des morts en catimini par les autorités. Le vice-président de l'Association biélorusse a également filmé des archives par petits morceaux, car tout était couvert par « le secret militaire », car les seules scènes qu'ils pouvaient filmer étaient « les actes d'héroïsme » : les visages noirs des premiers pompiers, « noirs comme du charbon. Et les yeux... Les yeux de gens qui savent qu'ils nous quittent. » (139)

Parce que les soviétiques n'avaient pas le droit à la libre expression, toutes ces notes, ces traces tendaient à garder la mémoire en éveil, en alerte, et ces textes, images-souvenirs qui sont des bribes du réel relatent un quotidien figé dans le temps, écrits sur le vif et qui, à tous les points de vue, reste tragique. Ce travail mémoriel effectué se fait aussi contre « la mémoire manipulée par les détenteurs du pouvoir ; ceux-ci modifient la mémoire collective » par « l'occultation des responsabilités encourues ». (Ricoeur, 2000, 584).

### 4. LA MÉMOIRE COLLECTIVE DE LA CATASTROPHE

Les Russes, les Biélorusses ont gardé des repères communs dans leurs mémoires malgré la spécificité de chaque expérience, car comme le dit Maurice Halbwachs, « pour se souvenir on a besoin d'autrui. Tout souvenir se trouve mêlé au témoignage des autres » (Halbwachs, 1968, 12). Il est sûr que les témoins ne sont pas près d'oublier les événements qu'ils ont vécus. Même s'il y a oubli, il s'agit surtout d'un oubli de réserve, c'est-à-dire qu'il suffit d'une image pour que de la mémoire surgissent quantité de souvenirs (Ricoeur, 2000, 374). Un seul témoin refuse de livrer sa version des faits parce qu'il prétend avoir tout oublié, il s'est remis à Dieu depuis, et à la nature : « J'ai oublié ma propre vie... Ne me posez pas trop de questions. » (71) Il s'agit dans ce cas précis de la mémoire individuelle qui fait le deuil sur son passé, forme d'occultation des moments les plus traumatiques de celui-ci.

#### 4.1 La Radioactivité

Il faut savoir d'abord que les souvenirs sont un véritable laboratoire scientifique, une mine d'informations sur les mesures à prendre, et qui n'ont pas été tenues sur la radiation, sur la propagation du nucléaire, la quantité de radionucléides dans l'air, les fautes et les erreurs, les maladies, etc. Les témoins se souviennent donc de ce qui était hors du commun, du sensationnel, et c'est par des « bribes éparses » (99) qu'ils racontent leurs calvaires. L'explosion du réacteur paraissait au départ comme un banal incendie : « Tout

semblait luire... tout le ciel... Une flamme haute. De la suie. Une horrible chaleur. » (11) dit la femme du pompier dont le régiment a été le premier à aller sur les lieux. Rien d'alarmant à part les couleurs qui illuminent le ciel. Une autre résidente évoque le bronzage forcé des pêcheurs à la ligne, « tout noirs » (108), « le bronzage nucléaire » (108). Alors que la fumée est « bleue » (108), et le ciel « d'un bleu azur » (111). En fait, la radioactivité apparaît comme un ennemi invisible, elle a trompé son monde par son caractère anodin, bénin, serein, qui n'a rien de sensationnel comme dans *Les Champs d'honneur* de Jean Rouaud, avec l'utilisation des gaz de combat toxiques, le chlore. La contamination, qui a l'apparence aussi d'un nuage qui descend et pollue tout sur son passage atteint les hommes, la nature, l'air, l'eau, les maisons, les habits et pénètre même à l'intérieur des corps, et dans les plus petits recoins. Les témoins se remémorent des sensations. Le premier sens perdu est l'odorat : ni les vergers en fleur, ni les pommiers, (115) n'avaient d'odeur, à cause de la très forte radiation des hommes. La fluorescence des hommes, des bêtes est aussi à relever : un prisonnier évadé et qui trouve moyen de se cacher dans la zone de trente kilomètres autour de Tchernobyl est arrêté mais « il brille » (99) tellement il est infecté par la radioactivité. Un autre témoin évoque la pluie dont « les gouttes roulaient comme du mercure. On dit que la radiation n'a pas de couleur, mais les flaques étaient vertes et jaunes, fluorescentes. » (207). Une biologiste qui était dépêchée sur les lieux avec son équipe pour relever des échantillons de l'eau et de terre les qualifient ainsi : « ils rayonnaient dans notre dos » (169), parce qu'ils étaient à l'arrière de la voiture. Ce n'est que bien plus tard, que les responsables apprennent que la terre, l'eau de toute la région étaient contaminées, alors qu'entretemps,

-« ... nous labourions cette terre, semions. Les enfants y jouaient. On exigeait de nous de remplir les plans de livraison de lait et de viande. L'alcool était distillé à partir de notre grain. On préparait des jus avec nos pommes, nos poires, nos cerises. » (204)

Dit l'ancien premier secrétaire du comité du parti. Alors que ces terres auraient dû être enterrées dans un sépulcre de béton armé.

La forêt de la zone interdite était devenue « rousse » (141), dans les deux jours qui ont suivi l'explosion. Ces couleurs de feu, la couleur verte, cette brillance signifient le nombre de röntgens, et les rems qui avaient atteints les corps et la nature. Les dosimètres qui devaient relever le degré de radiation dans l'air, sur les hommes, craquaient, se bloquaient :

-« Dans une maison, le four était allumé et une bonne femme y faisait frire du lard. On a rapproché le dosimètre : ce n'était pas un four mais un véritable petit réacteur. » (96)

Dit un liquidateur. Tout était devenu radioactif et très peu le savaient, du plus petit objet, à la nourriture, aux champs, à l'air, les chiens, les chats, les oiseaux... Le réalisateur filme les dignitaires venus sur les lieux et prendre soin de marcher uniquement sur l'asphalte qu'on venait de bitumer, « même pas d'un seul centimètre » (114). Les gens retiennent dans leurs mémoires alertes ces séquences, se doutent de l'aspect insolite, mais se sentent désarmés, désinformés, impuissants devant les ordres des responsables. Un chimiste-dosimétriste qui était envoyé sur les lieux pour mesurer les contaminations était « un robot biologique » (136), devant suivre « les rayons d'un cercle, secteur après secteur » (136), sans protection aucune. Même cas de figure pour les trois cent quarante mille soldats envoyés pour nettoyer le toit du réacteur, avec pour seule protection des tabliers en plomb, les videurs qui devaient vider le réservoir d'eau lourde du réacteur, une composante du combustible nucléaire et qui ont plongé sans rien avec pour récompense une voiture, un appartement, une datcha (137), vaines promesses qui n'ont pas même pas été tenues. Bien sûr, tous sont morts, invalides à vie. On donnait des valises de vodka pour neutraliser les radiations (117), on envoyait les chasseurs tuer les animaux mais en chemise, et le soir ils rentraient chez eux avec ces mêmes chemises et bottes (101). Soldats, bénévoles, infirmières tiennent le même discours quant à l'incompétence et à l'ignorance des gestes basiques de protection. Du moment qu'on ne pouvait pas procurer des masques à gaz et des gants à tous les secouristes, on a laissé faire. La quantité de radiations qu'ils recevaient devaient rester « secrètes » (85) :

-Nous transportions le graphite dans des seaux... Dix mille röntgens ! Nous les ramassions avec des pelles ordinaires, en changeant jusqu'à trente fois par jour le filtre de nos masques. (86)

Un travail de la plus haute dangerosité fait avec des moyens du bord, car on n'était pas préparé, pas équipé devant une telle catastrophe. Même les vêtements n'étaient changés : « on ne nous a même pas changé nos uniformes. Nous avons gardé les mêmes vareuses et les

mêmes bottes... », dit un des soldats dépêché sur les lieux. Tous sont tombés malades, invalides et beaucoup sont morts.

En fait, il n'y a pas eu une seule catastrophe à Tchernobyl, mais deux, une catastrophe dans la catastrophe, et la mémoire collective n'est pas près d'oublier les sacrifiés pour la bonne cause, ceux qui ont donné leurs vies pour venir en aide et apporter les secours aux populations.

## 4.2 La Nourriture

Les témoignages évoquent longuement aussi la contamination du lait, de la moisson, des pommes de terre, de la viande et des bovins, des poulaillers, etc. Toute la région qui entoure Tchernobyl est principalement agricole et elle fournit aux autres régions russes les produits agricoles qu'elle consomme. Et comme le dit un des enseignants en parlant du nucléaire, « il est partout... Dans le pain et dans le sel. Nous respirons de la radiation, nous mangeons de la radiation... » (127) Devant un événement de cette ampleur, il était impossible de contrôler toute la population déjà récalcitrante devant les mesures prises, surtout que le peu de moyens mis à sa disposition ne lui permettait pas de trouver des aliments substitutifs. On avait approvisionné les magasins en « conserves chinoises en viande et en sarrasin » (125), sans augmenter les salaires des villageois, sans qu'ils soient préparés à accepter l'inacceptable : se séparer de leurs récoltes, de leur production, source de leurs revenus et de leur nourriture. Un employé de l'inspection pour la préservation de la nature a dit à ce propos : « L'explosion de Tchernobyl a eu lieu alors que notre conscience n'y était pas préparée. » (167) C'est pourquoi la gestion de ce domaine a été la plus chaotique. Un des aliments les plus dangereux était le lait car il contenait du césium, du strontium. (202) Et pourtant, les gens continuaient à en boire et le vendre. Les solutions étaient pourtant présentes pour qu'il ne soit pas toxique, comme l'eau d'ailleurs il suffisait d'ajouter de l'iode (215), comme le signale l'ancien directeur de l'Institut de l'énergie nucléaire de l'Académie des sciences de Biélorussie, mais ni les scientifiques ni les experts n'ont été consultés, bien que la Russie n'en manque pas, ni les meilleures solutions prises. Pour l'ingénieur en chef de l'Institut de l'énergie nucléaire, le lait et tous les aliments apportés en laboratoire étaient « des déchets radioactifs » (164). Des milliers de vie humaines auraient pu être sauvées. Il en est advenu des histoires à couper le souffle surtout chez les paysans : on a mangé de ses récoltes du moment que « le goût est normal » (125), couvert les vaches de bâche plastique pour leur permettre de brouter l'herbe, (168), le tragique côtoyait l'humoristique, les témoins n'hésitant pas à évoquer des anecdotes, des situations cocasses en plein milieu du désastre, pour dédramatiser leur quotidien. Faire paître les troupeaux, vendre la viande dans d'autres départements car elle est moins chère, dans les cantines ouvertes pour tous les brigadiers des milices, on mangeait de tout : « de la viande, du lait, de la crème fraîche. Le toubib lui, ne touchait à rien ». (82)

Et ainsi, la mémoire retient les fiascos, la démesure, les situations cocasses, risibles, on passe du tragique au comique sans transition, et les témoignages accablants se succèdent sur l'ingérence, au détriment de la santé humaine.

Pire, une forme de résilience va s'installer : faire la fête, (124), vivre comme avant (126), (217).

La vie reprend ses droits, timidement mais sûrement, l'homme ne pouvant vivre dans un continuel abîme. Il détend l'atmosphère dans laquelle il vit, même au détriment de sa santé.

## 4.3 Maladies Et Nombre De Morts

Bien sûr, les conséquences ont été désastreuses sur la santé et sur l'aviation humaine. Mais pour bien comprendre ce point, il faut d'abord préciser que l'explosion de la centrale a provoqué peu de morts sur le coup, mais c'est au fur et à mesure du contact avec la radioactivité que le nombre a été revu à la hausse. Il fallut attendre des années avant que le chiffre de 4 millions de morts ne soit avancé, mais peu de sources le confirment. Kofi Anane avance le chiffre de 9 millions. Le livre ne le mentionne pas, la majorité des témoins ont une histoire au moins avec des malades, des contaminés, certains aussi mourront après le témoignage, étant déjà malades lors de l'entretien.

C'est pourquoi nous avons parlé d'urgence, car le danger n'était pas que les témoins oublient les événements mais bien qu'ils disparaissent avant qu'ils n'aient livré leurs versions des faits. Ceux qui reçurent les doses les plus fortes de radiation ne vivront que très peu comme les pompiers, les soldats appelés à nettoyer le toit du réacteur, les mineurs qui ont dû creuser des tunnels pour y verser l'azote liquide (140), etc. Après le goulag stalinien, il a fallu une autre hécatombe aux Russes pour clore le feuilleton soviétique. Pour commencer d'abord, il faut savoir qu'autour de Tchernobyl il y a « huit cents sépulcres » où sont enterrés les hommes, les animaux, les milliers de tonnes de métal et d'acier, etc. (141) Les témoins parlent d'abord d'héroïsme en présentant les personnes mortes au service des autres, en citant leurs noms, fonctions, comme le colonel Vodolajski, pilote d'hélicoptère, qui a refusé d'être évacué, une fois atteint par la dose maximale. Il est resté pour apprendre « la technique aux trente-trois équipages supplémentaires » (139). Bien qu'il s'agisse ici de lieu de mémoire, car son nom figure dans le musée, le témoin Sobolev lui donne une identité, une reconnaissance autre que celle officielle. Ce sont les dévoués, les sacrifiés et relater leur parcours est une forme de gratitude car pour lui, les Russes seuls avaient « le sens de l'abnégation » (138). Le colonel Iarochouk, chimiste-dosimétriste, qui savait aussi qu'il allait être atteint vu la dureté de sa mission, qui, à l'heure de l'interview, agonisait, « sa femme le retourne comme un coussin », « il a des calculs rénaux » (136), et qui sans doute, d'après le témoin, aura, après sa mort une rue, une école en son nom. La mémoire a aussi pour objet de rappeler la mort héroïque des petites gens, les anonymes, qui retrouvent leur identité grâce aux témoignages : soldats, médecins, mineurs, dont on rappelle la vie, les exploits, le sacrifice, la mort. Faut-il mentionner que tous ceux qui ont participé au sauvetage l'ont fait avec héroïsme, courage, même les hommes politiques de la région ont refusé de partir, parce que c'était de leur devoir de rester. Tout un peuple est accouru, de toutes les régions russes pour prêter main forte. Une chaîne de solidarité s'est créée à Tchernobyl car l'urgent était de sauver les vies humaines. Il s'agit aussi de dénoncer non pas tant les fautes mais les mensonges des autorités, qui consistaient à atténuer les doses radioactives reçues, le nombre de morts, les dangers encourus, etc. Nous reviendrons sur la question du déni.

Toujours est-il que les témoins évoquent les maladies, la leucémie, affections cardiovasculaires, immunitaires, maladie génito-urinaire, malformation, avortements... L'aspect des personnes ayant reçu les fortes radiations n'est plus humain : « un petit morceau de peau non irradié dans le dos » (87), les corps qui rapetissent jusqu'à la taille d'un enfant en devenant tout noir (86), les jambes de la vieille femme devenues un tamis (139). Les plus pathétiques aussi ce sont les enfants, nourrissons, mortalité prénatale, périnatale, infantile, bébé né sans oreille ni bouche, la fille de onze ans qui s'est pendue, et la liste est bien longue. D'ailleurs, il n'est pas sûr que ce chiffre avancé sur les morts soit le dernier, la radioactivité s'étale sur des décennies voire des siècles.

#### 4.4 L'analogie Avec La Guerre

Il nous a paru essentiel de nous arrêter sur l'évocation de la guerre tant les témoins la rappellent incessamment. Bien sûr l'explosion de Tchernobyl n'est pas un acte de guerre, pourtant tout porte à croire le contraire d'après les témoignages. La mémoire collective retrouve des faits, des gestes, des décisions, la panique, l'évacuation, tout rappelle la seconde guerre mondiale que les Russes ont côtoyée, mais aussi la guerre d'Afghanistan, les camps de concentration. Le caractère inédit de l'événement a poussé la mémoire à chercher des repères lui permettant de le comprendre, de l'identifier : par les blindés, les hélicoptères, par le grand nombre de soldats dépêchés sur les lieux, qui avaient pour mission d'évacuer les habitants, d'interdire les pillages, de déblayer les terres, de monter sur le réacteur, C'est parmi eux que figure le plus grand nombre d'invalides et de morts, comme à la guerre.

L'évacuation est comparée par un témoin à la Troisième Guerre mondiale (204), les enfants séparés de leurs parents dans des cars et cette vue rappelle alors les films de guerre, *Quand passent les cigognes* (116). Les gares étaient réquisitionnées, bondées :

-« ... nous aidions à pousser les gosses pour les faire entrer par les fenêtres dans les compartiments des voitures. [...] Les gens s'injuriaient et se battaient. Ils forçaient les portes des kiosques et des magasins où l'on vendait de l'alcool. Ils arrachaient les grilles métalliques aux fenêtres... » (81)



Ambiance chaotique, panique, peur, et le soldat d'ajouter que c'était « une vraie guerre. Une guerre atomique. » (81) Les habitants de la zone d'exclusion, Pripiat, Tchernobyl, ont dû fuir dans les heures qui ont suivi la catastrophe, en laissant tout derrière eux et n'emportant que le strict nécessaire. (69) Ambiance qui n'a d'égal que dans la fuite des habitants du camp de Yarmouk dans la banlieue de la capitale syrienne.

En fait, il s'agit d'une ambiance et d'une situation de guerre atomique, et la mémoire s'appuie sur sa mémoire culturelle et individuelle pour la définir. Ce sont des traces analogiques, celles des camps de concentration qu'un metteur en scène se remémore, par des scènes floues tirées de son enfance, de déportés, de numéros collés aux habits, de barbelés, de violence (198). Ce sont des événements fondateurs en négatif. L'analogie se fait aussi avec la seconde guerre mondiale, donc entre leur présent et le passé, mais en insistant sur la différence entre les deux époques qui ont suivi la guerre, l'une qui était victorieuse, joyeuse, pleine d'espoir d'un avenir meilleur, alors que le présent paraît plus sombre, avec son lot de peur pour la génération future, de dépression. (195). Les monuments de Tchernobyl édifiés « ressemblent aux monuments de guerre » (140). Même les guerres en Bosnie, en Tchétchénie sont évoquées, « partout des tueries », « la banalité de l'horreur » (196), une violence inouïe qui saisit le monde, et des morts partout, dans l'ici et dans l'ailleurs. Cette vision apocalyptique et du monde et de Tchernobyl coïncide. Un témoin retrouve des réflexes de guerre qu'elle n'a pourtant pas connus : ranger la maison, préparer les enfants au départ, les affaires essentielles à emporter, etc. (145) Bref, la guerre est omniprésente, peut-être parce qu'elle n'a jamais cessé de l'être, car comme le dit le témoin : « ... nous avons toujours vécu dans l'horreur. » (145)

Seul manque à ce tableau l'ennemi invisible, dangereux, ce qui fait dire à une résidente : « Tchernobyl est une guerre par-dessus toutes les guerres. » (58)

A vrai dire, la question s'est posée parmi certains témoins de savoir si cette catastrophe est le fruit d'un incident ou d'un sabotage. Des zones d'ombre subsistent dans leur version des faits qu'ils n'arrivent pas à expliquer. Les centrales nucléaires sont équipées des meilleurs systèmes de sécurité. Pour les pompiers, il s'agit d'un « sabotage » (16), sans l'ombre d'un doute ; un ingénieur assure que c'est un « acte terroriste » (148), un autre accuse la CIA (205) et d'ajouter :

-« Si Tchernobyl n'avait pas explosé, l'Etat ne serait pas effondré. » (205)

Il est vrai que l'un a précipité l'autre, et la corrélation entre les deux événements nécessite une explication, qui doit un jour être faite, comme devoir de mémoire. La catastrophe de Tchernobyl est aussi lorsque la mémoire collective écrit l'Histoire à la place de la mémoire officielle.

## **5. LA MÉMOIRE OFFICIELLE RÉVOLUE**

Nous entendons par mémoire officielle non seulement la version officielle des faits mais aussi toutes les mesures prises par l'état soviétique pour gérer la catastrophe et qui ont été vivement critiquées par la plupart des témoins. C'est la mémoire manipulée par les détenteurs du pouvoir. Car il y a eu un déni de la catastrophe.

Pour bien comprendre ce déni, injustifié, il faut d'abord revenir au système soviétique, qui gouvernait d'une main de fer la Russie depuis plus de soixante-dix ans et où l'information ne filtrait qu'à petites doses, aux ordres d'une structure hiérarchique et politique, celle du parti politique, solide, fermée, qui décide des mesures à prendre, des secrets d'Etat. Celui-ci était en guerre contre l'Occident, son principal ennemi, et toute dérogation aux ordres était passible de sanctions sévères. Comme le dit un liquidateur, « on entrait dans un monde fantastique, un mélange de fin du monde et d'âge de pierre » (95), il faut en effet admettre que les décisions prises continuaient à obéir à un impératif révolu, alors qu'une catastrophe de cette ampleur nécessitait le recours aux scientifiques, aux savants, aux spécialistes du nucléaire, et la Russie pouvait se targuer d'avoir les meilleurs au monde mais elle n'a pas eu le courage dans ses choix, d'enlever la gestion de la crise aux politiques et de la remettre aux mains des scientifiques. C'est pourquoi ceux-ci sont montés au créneau pour réclamer des mesures à la dimension de l'horreur qui venait de s'abattre sur le pays comme Vassili Nesterenko, ancien directeur de l'Institut de l'énergie nucléaire qui n'a même pas été consulté. Scientifiques et responsables politiques reviennent sur l'idée de l'ignorance des autorités, de leur incompétence, en matière nucléaire. Zoïa Brouk, inspecteur de la préservation de la nature, qui devait empêcher que les radionucléides

soient « emportés par les eaux d'écoulement et les rivières » (169) se trouve en face du président du comité exécutif local pour qui la radioactivité est du chinois. Or, il ne fallait toucher à rien, ni labourer, ni récolter, ni boire, ni manger, ni mettre les pieds, etc. Situation impensable. Vladimir Ivanov a parfaitement raison lorsqu'il dit :

-« On agissait en vertu de considérations politiques supérieures. (...) il faut reconnaître que personne ne croyait vraiment ce qui venait de se passer. Même les scientifiques ne parvenaient pas à y croire ! Il n'y avait aucun précédent, ni chez nous ni dans le monde entier, les savants étudiaient la situation et prenaient des décisions. » (200)

Il est vrai que le caractère inédit de l'événement a entravé le choix des bonnes décisions, des bonnes résolutions, a pris de court les responsables, alors que pour Vassili Nesterenko, qui allait remuer terre et ciel pour entrer en contact avec les responsables : « Personne ne nous écoutait, nous autres, les scientifiques, les médecins. La science a été entraînée dans la politique... La médecine dans la politique. » (212) Pour eux, Tchernobyl était un incendie qui a été maîtrisé.

Le déni a été d'abord de nier la gravité des faits, d'interdire l'exfiltration des informations, de demander à un pays de se comporter comme le service de renseignements KGB, dans le secret le plus total, dans la confidentialité, pour ne pas créer de panique et pour des considérations politiques. Au moment des faits, un feuilleton passait à la télévision, c'est par le biais de la télévision suédoise que les villageois apprirent la nouvelle (104), la quantité de radiation reçue par les soldats qui travaillaient près du réacteur « demeurerait strictement confidentielle » (85), ils devaient signer un document de confidentialité (86), pourtant leur mémoire alerte note les chiffres ahurissants qui s'inscrivent sur les dosimètres, les livres sur les radiations ont été retirés des bibliothèques (92). Zoïa Brouk, certifie le manque d'information : « Nous recevions des montagnes de papiers avec la mention « strictement confidentiel » : garder secrètes les informations sur l'accident, garder secrètes les informations sur les résultats du traitement des malades... » (167)

A la télévision, dans les journaux et à la radio, ce sont les mensonges qu'on débitait pour minimiser de l'effet de la radiation : rapprocher le dosimètre d'un seau de lait pour prouver que la norme est respectée alors que celui-ci, en usage à l'époque ne contrôlait pas l'alimentation. (148-149) « Une imposture » pour le témoin. Plutôt que de mettre les gens en garde, ils exhibaient l'héroïsme russe. « Tchernobyl, lieu d'exploit », « Le réacteur est vaincu » (98) scandait-on dans les journaux. Du tapage médiatique et de la désinformation généralisée. Il était interdit de poser des questions, le moindre petit signe de désobéissance faisait l'objet d'une convocation chez le supérieur : « C'est de la provocation ! tu sèmes la panique ! » (79) « on nous jetait comme du sable sur le réacteur » (81). Le pouvoir amis du temps avant d'admettre ses erreurs et de faire marche arrière, temps fatal qui aurait pu y sauver des milliers de vie humaines. A aucun moment, il n'a révélé les chiffres exacts des morts, et bien que l'empire soviétique ait disparu, l'omerta continue jusqu'à nos jours, même l'OMS et le lobby nucléaire minimisent les chiffres, pour ne pas créer de consensus contre le nucléaire.

La peur, la panique étaient du côté des autorités qui ont été pris de court devant l'énormité et le caractère inconnu des faits. Mais dire qu'elles n'ont rien fait est totalement faux, le pouvoir a évacué la zone de Tchernobyl, a distribué l'iode, le travail de déblayage, de nettoyage, était surhumain, il lui était impossible de gérer une situation ingérable. Et sûrement la journaliste/écrivaine Alexievitch avait comme enjeu de mettre en cause une politique indigne vis-à-vis de ses concitoyens. Et ces témoignages nombreux, serviront de travail d'archives et de documentations indispensables pour l'Histoire et les historiographes.

## **6. ZONES D'OMBRE DANS LES TÉMOIGNAGES**

Pourtant, des zones d'ombre persistent dans les témoignages, il y a eu chez certains, un malaise entre eux et la journaliste. Il est clair que pour Svetlana Alexievitch, la fonction testimoniale visait à critiquer les dérives du régime soviétique. Un défenseur du régime, qui a refusé de donner son nom, lui dit :

-Qu'est-ce vous notez là ! Qui vous a donné la permission ? Et vous prenez des photos... Rangez votre appareil ou je le casse... Ce n'est pas croyable ! Ils débarquent ! Nous habitons ici. Nous souffrons. Et vous désorientez les gens... Vous vous insurgez... Vous tentez de nous tirer les vers du nez ! (204-205)

Le verbe « s'insurger » indique qu'il y a une prise de parti de la part de la journaliste qui ne respectait pas tout à fait les clauses du contrat d'authenticité où l'auteur doit rester un passeur,

un intermédiaire, neutre (Beledian, 2015). Des critiques français ont remis en cause sa méthode, lui reprochant de dénaturer les témoignages qu'elle prétend rapporter objectivement. « Une esthétique du témoignage est-elle possible sans éthique du témoignage ? » Un autre fait marquant : alors que les témoignages sont rapportés en intégralité, un seul figure comme « des extraits d'une lettre de LioudmilaPolenskaïa » (184) institutrice, sans que la journaliste n'en précise les raisons. Est-ce parce que l'institutrice trouve dans l'emploies bombes atomiques une extermination pure et simple de l'humanité ? Est-ce pour ne pas égratigner la sensibilité du lobby nucléaire ?

-Avec une hache ou un arc, ou même un lance-grenades et des chambres à gaz, l'homme ne peut pas tuer tout le monde. Mais s'il a l'atome à sa disposition... » (182)

Ainsi il n'y a pas eu véritablement de perspective critique chez Alexievitch puisqu'elle manipule le texte.

Dans un autre entretien, un litige apparaît entre elle et Katia, une résidente à Pripiat, qui raconte sa séparation avec son ex-fiancé, un artiste, dont les causes reviennent à une forme d'insensibilité chez lui, face à la misère de l'autre, intéressé uniquement par le sensationnel que cette misère pouvait lui procurer. Et elle ajoute en toisant la journaliste :

-Je ne sais pas si je serai d'accord pour vous revoir. Il me semble que vous me percevez de la même manière que lui. Que vous m'observez, tout simplement. Que vous essayez de garder mon image, comme pour une expérience... » (112)

Bien sûr les séquelles et les traumatismes laissés par des catastrophes de cette envergure ne sont pas près de se refermer de sitôt, ni de se cicatrifier. Mais, là aussi le mot « expérience » ouvre la voie à de multiples interprétations et suppositions. Est-ce qu'elle a posé trop de questions pratiques, y a-t-il des questions spécifiques posées aux uns, non posées aux autres ?

Un autre témoin exprime aussi ses réticences.

-« De mon point de vue, nous sommes des cobayes pour des expériences scientifiques. Un laboratoire international... Sur les dix millions de biélorusses, plus de deux vivent en zone contaminée. C'est un gigantesque laboratoire du diable... » (128)

Nous n'incriminons pas directement la journaliste Alexievitch, mais force est de constater que tous les témoignages effectués après la catastrophe de Tchernobyl, et pas seulement ceux de la journaliste ont apporté de l'eau au moulin des laboratoires qui disposent depuis d'informations, de base de données sur les maladies, les effets et les répercussions de l'explosion sur la nature, les animaux, l'homme, leur degré de contamination, etc. Et là aussi il y a urgence, car on pouvait étudier sur les survivants interrogés presque dix ans après les faits des raisons qui les ont maintenus en vie, car comme nous l'avons déjà mentionné, certains étaient déjà malades. Nous ne faisons qu'émettre des doutes car Alexievitch est soutenue par le Pen Club et la fondation Soros, reconnus comme des groupes mondialement influents.

## 7. CONCLUSION

Mises à part les réserves que nous avons émises sur la question de l'éthique et de l'engagement de l'auteur, il reste indéniable que les témoignages ont permis à une grande partie des personnes interrogées de s'exprimer, de se défouler, de parler des malheurs, des douleurs, de la tragédie qu'ils ont vécue surtout que la chute de l'empire soviétique a favorisé cette libération de la parole. Le tabou est tombé. Alexievitch a donné la parole à ceux-là mêmes que KrikorBeledian nomme les « restes », ceux qui généralement n'ont pas le droit de s'exprimer (Beledian, 2015). Les mémoires officielles et manipulées encadrent les récits historiques, pour différentes considérations politiques, alors que les témoignages écrits deviennent de plus en plus nécessaires car il y a spontanéité, sincérité et parce qu'ils font entendre un autre réel, un réel en « proximité avec la mort ». (Coquio, 2003). La mémoire collective vise « à faire accéder les groupes à une conscience historique d'eux-mêmes qui transcende les consciences individuelles. » (Pollak, 1993, 29).

Nous avons voulu aussi délimiter les parts de responsabilité dans un souci d'intégrité : il est indéniable qu'Alexievitch a voulu désigner comme coupable et à la vindicte publique le pouvoir soviétique, mais lui faire porter toute la responsabilité c'est omettre le fait que les centrales nucléaires, aussi sûres qu'elles puissent paraître sont des bombes à retardement et que les dégâts causés ne sont ni du ressort ni de la capacité des laboratoires scientifiques, ni des armées, ils sont imprévisibles et les vies humaines sont plus sacrées que toute technologie de

pointe. Même après dix ans, la mémoire des rescapés, survivants, est restée agile, vive, bien qu'il y ait eu chez certains une volonté d'oublier, de tourner la page, mais les traces sont ineffaçables, elles les accompagneront le long de leur vie, qu'elle soit de courte ou de longue durée. L'urgence est contre l'oubli certes, mais aussi il y a urgence pour la préservation de la vie humaine, animale, qui perd de jour en jour du terrain face à l'avancée de la violence, des guerres, des dissensions entre état, des intérêts stratégiques, etc. Ce livre se présente donc comme un devoir de mémoire, pour tous ceux qui sont morts dans le silence et dans la douleur.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Alexievitch, S. (2004). *La supplication: Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, traduction de Galia Ackerman et Pierre Lorrain. *Éditions J'ai lu*.
- Arendt, H. (2002). *Le système totalitaire, Les origines du totalitarisme*, traduit de l'américain par Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy. Paris : Gallimard, coll. Points.
- Beledian, K., Garbarini, A., Adjemian, B. (2015). « Le témoignage et l'écriture de la catastrophe », entretien avec Krikor Beledian, in *Études arméniennes contemporaines*, [En ligne], 5/2015, mis en ligne le 15 juillet 2015, consulté le 29 mars 2021. [www.Openedition Journals.org](http://www.Openedition Journals.org)
- COQUIO, C. (2003). « L'urgence d'une « littérature » de non-écrivains, les témoignages de catastrophes historiques », in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, [En ligne], 2003/2, vol.103, pp. 343-363, consulté le 29 mars 2021.
- DETUE, F. (2012). « *Noter le futur : témoignages et politique suivant Svetlana Alexievitch* », in *Littérature*, [En ligne], 2012/4, n. 168, pp 85-102, consulté le 29 mars 2021.
- Halbwachs, M. (1968). *La mémoire collective*. Paris : PUF.
- Pollak, M. (1993). *Une identité blessée*. Paris : Métailié.
- Ricoeur, P. (2000). *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*. Paris : Seuil.
- Robin, R. (2003). *La mémoire saturé*. Paris : Stock.